



Alain de Benoist : « J'aime les différences, je me défie de l'absolu »

I. Nouvelle Droite et musèlement du débat public

La plus grande partie de votre vie s'est confondue avec ce qu'on a appelé la « Nouvelle Droite ». Je suppose que, là aussi, il y a un bilan à faire. De votre point de vue, la ND a-t-elle été (est-elle) une réussite ou un échec ?

Un peu des deux, bien entendu. La ND a été une grande et belle aventure de l'esprit. Elle n'a pas réussi à infléchir le cours des choses, c'est le moins qu'on puisse dire, mais le corpus idéologique et intellectuel qu'elle a mis en place est considérable. Des milliers de pages et plus d'une centaine de livres ont été publiés, des centaines de conférences et de colloques ont été organisés. La ND a participé à quantité de débats, elle en a elle-même suscité plusieurs. Qu'il s'agisse des questions religieuses (paganisme et critique du monothéisme), de Georges Dumézil et des Indo-Européens, de la Révolution Conservatrice, des traditions populaires, de Julien Freund et Carl Schmitt, de la critique de la Forme-Capital, de l'anti-utilitarisme, de l'écologisme, etc., il est clair que sans elle beaucoup de discussions auxquelles on a assisté n'auraient pas eu le même caractère

[...] Ce qui frappe le plus, c'est à la fois l'originalité des thèses de la ND – elles ont des antécédents, mais pas de prédécesseurs – et sa durée d'existence. Si l'on met de côté l'Action française, qui a été un phénomène tout différent, puisqu'il s'agissait aussi d'un mouvement politique, je ne vois en France aucun autre exemple d'une école de pensée ayant fonctionné de façon ininterrompue

pendant près d'un demi-siècle. *Nouvelle École* a été créée en 1968, *Éléments* en 1972, *Krisis* en 1988. Ces trois revues paraissent toujours aujourd'hui, alors que tant d'autres publications n'ont eu qu'une existence éphémère. [...] Ce qui est sûr, c'est que la ND a d'ores et déjà sa place dans l'histoire des idées, mais que cette place demande encore à être exactement cernée. Ceux qui s'y emploieront verront que nous avons certes exploré des pistes qui se sont révélées stériles, abandonné certaines idées qui ne menaient pas à grand-chose, mais que dans l'ensemble, lorsqu'il s'est agi d'analyser la société actuelle, nous ne nous sommes guère trompés. Nous avons même souvent été en avance. J'avais personnellement annoncé l'« Europe réunifiée » dès juin 1979. Au début des années 1990, au moment où Francis Fukuyama proclamait la « fin de l'Histoire », nous avons organisé un colloque sur le thème du « Retour de l'histoire », ce qui n'était pas si mal vu. J'ai aussi publié en octobre 1998 un article intitulé « Vers un krach mondial ? » C'était dix ans tout juste avant la grande crise financière qui s'est déclenchée aux États-Unis à l'automne 2008.

En ce début de XXI^e siècle, que peut encore apporter la ND ?

Ce qu'elle a toujours cherché à apporter : une conception du monde, une intelligence des choses, des pistes de réflexion. La ND peut aider à comprendre l'époque où nous vivons, et plus encore celle qui vient. Elle peut aider à formuler des alternatives et à éviter les faux pas. Elle peut contribuer à « décoloniser l'imaginaire », comme le dit Serge Latouche. Elle peut laisser entrevoir un au-delà de

PHOTOGRAPHIES :
HANNAH ASSOULINE

Nouvelle Droite.
« Elle a d'ores
et déjà sa place
dans l'histoire
des idées. »

Dans *Mémoire vive*,
Alain de Benoist, répondant
sans détour à François
Bousquet sur ses succès et
ses échecs, ses certitudes
et ses revirements, dresse
le bilan de 40 ans de travail
critique et autocritique.
Nous en publions de
larges extraits, consacrés à
quatre de ses thématiques
récurrentes : la Nouvelle
Droite, l'Europe, l'écologie
et les nouveaux clivages.

la marchandise. Elle peut donner un fondement à la volonté des peuples et des cultures de maintenir leur identité en se donnant les moyens de la renouveler. C'est déjà beaucoup. [...]

Pape ou gourou ?
« Je ne suis certainement pas Benoï(s)t XVII. »

Vous parlez de tout cela avec beaucoup de détachement, alors qu'on vous a constamment présenté comme le « pape » ou le « gourou » de la ND...

Voilà bien deux termes ridicules. Je ne suis certainement pas Benoï(s)t XVII, et je suis le contraire même d'un gourou. Je n'aime pas plus commander qu'être commandé. Et surtout, je n'ai jamais été environné d'une cour d'admirateurs inconditionnels. Autour de Maurras il y avait des maurrassiens, autour d'Alain de Benoist il n'y a pas de « bénédic-tins ». Ce serait même plutôt le contraire. Durant toute ma vie, c'est toujours dans mon proche entourage que j'ai rencontré le plus de résistances, et il n'y a sans doute pas un tournant idéologique que j'ai

pris pour lequel je n'ai pas eu d'abord à convaincre ceux qui m'entouraient [...]. Idéologiquement parlant, la Nouvelle Droite n'a jamais été totalement homogène et je pense que c'est une bonne chose, car cela a permis de nourrir le débat intérieur. Sur le plan religieux, par exemple, à côté d'une majorité de païens, il y a toujours eu chez elle des chrétiens, des athées, des traditionalistes, des spiritualistes, des positivistes scientifiques. Cette diversité se retrouve dans son public, y compris sur le plan politique. Voici quelques années, une enquête réalisée auprès du lectorat d'*Éléments* avait révélé que 10 % des lecteurs se classaient à l'extrême droite, 12 % à l'extrême gauche, tandis que 78 % se positionnaient ailleurs.

Au cours de son histoire, la ND a fait l'objet de bien des commentaires flatteurs, mais aussi d'innombrables attaques, parfois même violentes, ou du moins sans aucun rapport avec ce que peuvent être des polémiques intellectuelles. Vous avez vous-même été complètement ostracisé dans certains milieux. Comment l'expliquez-vous ?

La ND a en fait été traitée d'à peu près tout. On l'a décrite comme giscardienne, gaulliste, favorable au Front national, hostile au Front national, fasciste, nazie, communiste, etc. D'une manière générale, je dirais que, pendant trente ans, la stratégie des adversaires de la ND a consisté à lui attribuer des idées qu'elle n'avait pas pour éviter d'avoir à discuter de celles qu'elle soutenait. [...] Mieux encore : je n'ai pratiquement jamais lu un article dirigé contre moi qui argumentait à partir de quelque chose que j'aurais dit ou écrit. J'étais quelqu'un de sulfureux, mais on ne disait jamais pourquoi. [...] L'une des raisons en était que les auteurs de ces textes avaient eux-mêmes en général une culture limitée dans les domaines en question, et étaient même très souvent pratiquement incultes. [...]

Il y a bien sûr d'autres raisons. D'abord, comme



Un intellectuel aux antipodes par Daoud Bougezala

SI l'Europe n'était pas exsangue, Alain de Benoist compterait certainement parmi ses intellectuels organiques. Depuis plus de quatre décennies, le cofondateur du GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne) chemine à travers les ronces du prêt-à-penser sans jamais avoir renoncé à sa passion pour le Vieux Continent. Ses autocritiques successives l'ont tour à tour fait récuser le nationalisme de ses jeunes années militantes, le suprématisme ethnique, enfin le libéralisme et l'occidentalisme. Homme aux « valeurs de droite » et aux « idées de gauche », cet aristocrate qui en appelle au pouvoir du peuple cultive le paradoxe sans jamais céder aux « idéologies à la mode ».

Sans Dieu ni maître, l'auteur de *Comment peut-on être païen ?* a tou-

jours refusé d'apparaître comme le prophète de la « Nouvelle Droite ». L'expression l'avait d'ailleurs agacé dès son apparition en 1979, lorsque « l'été de la Nouvelle Droite » mit sur le devant de la scène ce trentenaire capable de discuter des théories physiques de Stéphane Lupasco, des racines païennes de l'Europe comme de la conception nietzschéenne du temps *sphérique*. Dix ans après la création du GRECE, ses jeunes animateurs investirent *Le Figaro Magazine*, sous l'œil admiratif de Louis Pauwels, jusqu'à ce que l'antilibéralisme et le tiers-mondisme d'Alain de Benoist apparaissent pour ce qu'ils étaient : de vigoureux antidotes aux faux totems de l'époque.

À l'orée des années 1990, son intérêt croissant pour les sciences sociales et la critique du capita-

lisme lui firent croiser la route du décroissant Serge Latouche, des penseurs communautariens nord-américains ou des eurasistes russes, avant que l'affaire des « rouges-bruns » déclenchée contre *L'Idiot International* musèle le débat public pendant une bonne vingtaine d'années.

« Penser, c'est d'abord penser contre soi » aime rappeler cet érudit – toutes langues confondues, sa légendaire bibliothèque compte plus de 150 000 volumes ! – qui cite volontiers Jünger et Montherlant, les socialistes Proudhon et Sorel – auquel il a emprunté le titre de la revue *Nouvelle École* –, mais aussi Bertrand de Jouvenel, Carl Schmitt et d'innombrables autres références qui mériteraient d'être lues plutôt que de comparaître devant le tribunal de l'Histoire.

Si nous vous livrons les « bonnes feuilles » de *Mémoire vive*, ses entretiens avec François Bousquet, c'est pour rendre sa juste place à cet intellectuel de 68 ans encore promis à un long avenir. Ni « sulfureux » ni réprouvé, Alain de Benoist appartient à l'engeance rebelle. Lisez plutôt !

Contre la séparation libérale entre le *juste* et le *bien*, les communautariens estiment que la définition commune de la justice s'appuie sur une certaine conception de la vie bonne. •

★ Alain de Benoist, *Mémoire vive*, entretiens avec François Bousquet, Bernard de Fallois, 2012. En librairie à partir du 2 mai.

vous le savez, n'est intellectuellement légitime en France que ce qui vient de la gauche. Un passé d'extrême droite, fût-il lointain, est une sorte de tunique de Nessus. Quand on dit d'un homme qu'il a appartenu dans sa jeunesse à l'extrême gauche, on décrit un épisode de son parcours ; quand on dit qu'il a appartenu à l'extrême droite, on veut suggérer qu'il y appartient toujours. Ernst Jünger, devenu centenaire, se voyait encore reprocher certains de ses articles de jeunesse ! Il faut par ailleurs tenir compte de la détérioration du climat intellectuel. À partir de la fin des années 1980, une véritable chape de plomb s'est abattue sur la pensée critique. Tandis que la montée du Front national engendrait un surmoi « antifasciste » relevant totalement du simulacre, on a vu à la fois se déchaîner les tenants de ce que Leo Strauss appelait la *reductio ad hitlerum* et s'instaurer un « cercle de raison » dominé par l'idéologie dominante. Cela a abouti à la « pensée unique », pour reprendre une expression que j'ai été le premier à employer. Par cercles concentriques, quantité d'auteurs se sont progressivement vu retirer l'accès aux haut-parleurs. On n'a pas cherché à réfuter leurs thèses, on leur a coupé le micro. L'important était que le grand public n'ait plus accès à leurs œuvres. Prenons mon exemple personnel. Jusque dans les années 1980, je faisais paraître assez régulièrement des tribunes libres dans *Le Monde*. Mes livres étaient publiés chez Robert Laffont, Albin Michel, Plon, La Table ronde, etc. De surcroît, ce n'est jamais moi qui les proposais à ces éditeurs, mais les éditeurs en question qui me les demandaient. Après 1990, il n'en a plus été question, et j'ai dû me rabattre sur des éditeurs plus marginaux. Comme il est très improbable que je me sois mis à écrire soudainement des choses insupportables, il faut bien en conclure que c'est le climat qui avait changé. Peut-être les choses sont-elles aujourd'hui en train de tourner dans le domaine des idées, il me semble que l'on assiste à un léger réchauffement climatique, mais pendant près de trente ans, cela a vraiment été les « années de plomb ». [...]

Au fond, c'est le manichéisme qui vous gêne.

Je le déteste en effet. Non seulement parce que j'essaie toujours de viser à l'objectivité, mais aussi parce que j'ai un sens des nuances extrêmement aigu. C'est pour cela que j'aime les différences, et c'est pour cela que je me défie de l'absolu. Il y a des idées que je défends parce que je les crois justes, mais qui ne me plaisent pas du tout. J'aimerais qu'elles soient fausses, mais l'honnêteté m'oblige à les reconnaître pour vraies [...]. Il y a toujours une part de mauvais dans ce que nous estimons le meilleur, une part de bon dans ce que nous jugeons le pire. C'est une infirmité de ne pas s'en rendre compte. Elle révèle le croyant dogmatique ou l'esprit partisan dans ce qu'il a de plus pénible. [...] Comprendre n'est pourtant pas approuver. Mais on ne s'embarrasse plus de ces nuances. Et le pire est que les adversaires du sectarisme ambiant n'ont bien souvent à lui opposer qu'un contre-sectarisme, c'est-à-dire un sectarisme en sens contraire. Voilà ce qui me désole. [...] En février 1992, lors d'un déjeuner auquel Jean Daniel m'avait invité dans les locaux du *Nouvel Observateur* en compagnie d'Alain Caillé, Jacques Julliard avait affirmé que « la haine



est plutôt de gauche, tandis que le mépris est plutôt de droite ». J'ai souvent réfléchi à ce propos, qui me paraît contenir une large part de vérité. Le mépris s'exerce du haut vers le bas, tandis que la haine exige une perspective plus égalitaire : si tous les hommes se valent, il n'y a que la haine pour justifier leur exclusion absolue. On rétorquera que bien des hommes de droite ont eux aussi fait preuve de comportements haineux et aussi de brutalité et de dureté, ce qui n'est certes pas faux. Cependant, il y a aussi à droite un thème que l'on ne trouve que très rarement à gauche : c'est l'estime pour l'adversaire, non pas bien qu'il soit mon adversaire, mais au contraire parce qu'il est mon adversaire, comme le dit Montherlant, et parce que je l'estime à ma mesure [...] La gauche reste de ce point de vue plutôt robespierriste : l'ennemi est une figure du Mal, et le Mal est partout (c'est le principe même de la « loi des suspects » qui a inspiré tant de mises en accusation publiques à l'époque de la Terreur) [...] Vous remarquerez aussi que lorsqu'un homme de gauche tient des propos « de droite », les gens de droite applaudissent, tandis que lorsqu'un homme de droite tient des propos de « gauche », les gens de gauche jugent aussitôt qu'il n'est « pas net », qu'il cherche à se « démarquer », à « récupérer », etc. Toujours le sectarisme.

II. Europe/États-Unis

Est-ce parce qu'ils incarnent géopolitiquement la puissance maritime que vous avez si constamment critiqué les États-Unis ?

Pas seulement. La critique des États-Unis a pris son essor, au sein de la Nouvelle Droite, après la parution fin 1975 du numéro de *Nouvelle École* sur l'Amérique (dont la matière a été reprise dans un livre publié en langue italienne, puis en allemand et en afrikaans). Elle est une sorte de conséquence logique de la distinction que nous avons faite alors entre l'Europe et l'Occident. Elle est depuis restée plus ou moins constante. On aurait tort cependant de l'interpréter comme relevant d'une quelconque phobie. Je suis allergique à toutes les phobies, à l'américanophobie comme aux autres. L'un des numéros d'*Éléments* publié voici quelques années avait d'ailleurs pour thème « L'Amérique qu'on

Jacques Julliard :
« La haine est plutôt de gauche, tandis que le mépris est plutôt de droite. »





aime » ! Je ne suis pas non plus de ceux qui critiquent l'Amérique sans la connaître. J'y suis allé maintes fois, j'y ai séjourné à plusieurs reprises, je l'ai sillonnée en tous sens [...] J'ai toujours eu la plus vive admiration pour le grand cinéma américain quand il ne se ramenait pas encore à une accumulation de niaiseries stéréotypées et d'effets spéciaux et surtout pour la grande littérature américaine : Mark Twain, Herman Melville, Edgar Poe, William Faulkner, John Dos Passos, Ernest Hemingway, John Steinbeck, Henry Miller, etc. [...] Par la suite, je n'ai jamais dissimulé non plus ce que je dois, non seulement à mes amis de la revue *Telos*, mais à Christopher Lasch et aux communautariens américains. Mais bien entendu, j'ai aussi vu les revers de l'« *american way of life* » : l'obsession de l'intérêt calculable, la société de marché, la culture conçue comme marchandise ou comme « *entertainment* », la conception technomorphe de l'existence, les rapports hypocrites entre les sexes, la civilisation automobile et commerciale (il y a plus de véritable socialité sur le moindre marché africain que dans n'importe quel supermarché californien !), les enfants obèses élevés par la télévision, l'apologie des « *winner* » et la fuite en avant dans la consommation, l'absence si fréquente de vie intérieure, la

Américanophobe ?
« Je ne suis pas de ceux qui critiquent l'Amérique sans la connaître. »



restauration rapide, l'optimisme technicien (il faut être « positif », tout finira par s'arranger, puisqu'il y a une solution « technique » à tout), le mélange d'interdits puritains et de transgressions hystériques, d'hypocrisie et de corruption, etc. [...] Loin de professer la moindre américanophobie, c'est plutôt l'europhobie des Américains et, au-delà, leur attitude vis-à-vis du « reste du monde » que je mettrais en cause. Les Pères fondateurs, lorsqu'ils sont venus s'installer en Amérique, ont d'abord voulu rompre avec une culture politique européenne qui leur était devenue étrangère et insupportable. Empreints de culture biblique tout autant que de philosophie des Lumières, souvent marqués par le puritanisme, ils voulurent créer outre-Atlantique une nouvelle Terre promise, une « *city upon a hill* », qui se tiendrait à distance de la vieille Europe, mais deviendrait en même temps le modèle d'une civilisation universelle d'un type jamais vu. Toute leur politique étrangère vient de là. Depuis les origines, elle n'a cessé d'osciller entre l'isolationnisme qui permet de se tenir à l'écart d'un monde corrompu et la mise en œuvre sans états d'âme d'une « *destinée manifeste* » (*Manifest Destiny*) assignant aux Américains la mission d'exporter dans le monde entier leur mode de vie et leurs principes. Américaniser le monde, pour beaucoup d'Américains, c'est du même coup le rendre compréhensible !

Et l'Europe, la tête de pont de la « puissance continentale » ? Dans quel état se trouve-t-elle aujourd'hui ?

Dans le pire état qui soit. Au célèbre Congrès de La Haye de 1948, deux conceptions différentes de la construction européenne s'étaient affrontées : celle des fédéralistes comme Denis de Rougemont, Alexandre Marc et Robert Aron – auxquels on peut ajouter Otto de Habsbourg –, et celle du couple Monnet-Schuman, d'inspiration purement économique. C'est malheureusement la seconde qui l'a emporté. Pour Jean Monnet et ses amis, il s'agissait de parvenir à une mutuelle indication des économies nationales d'un niveau tel que l'union politique deviendrait nécessaire, car elle s'avérerait moins coûteuse que la désunion. L'intégration économique, autrement dit, devait être le levier de l'union politique, ce qui ne s'est évidemment pas produit. La « déconstruction » de l'Europe a commencé au début des années 1990, avec les débats autour de la ratification du traité de Maastricht. Elle n'a cessé de s'accélérer depuis. Mais c'est dès le départ que la construction de l'Europe s'est faite en dépit du bon sens. Quatre erreurs principales ont été commises. La première a été de partir de l'économie et du commerce au lieu de partir de la politique et de la culture. Loin de préparer l'avènement d'une Europe politique, l'hypertrophie de l'économie a rapidement entraîné la dépolitisation, la consécration du pouvoir des experts, ainsi que la mise en œuvre de stratégies technocratiques obéissant à des impératifs de rationalité fonctionnelle. La seconde erreur est d'avoir voulu créer l'Europe à partir du haut, c'est-à-dire des institutions bruxelloises, au lieu de partir du bas, en allant de la région à la nation, puis de la nation à l'Europe, en appliquant à tous les niveaux un strict principe de subsidiarité. La dénonciation rituelle

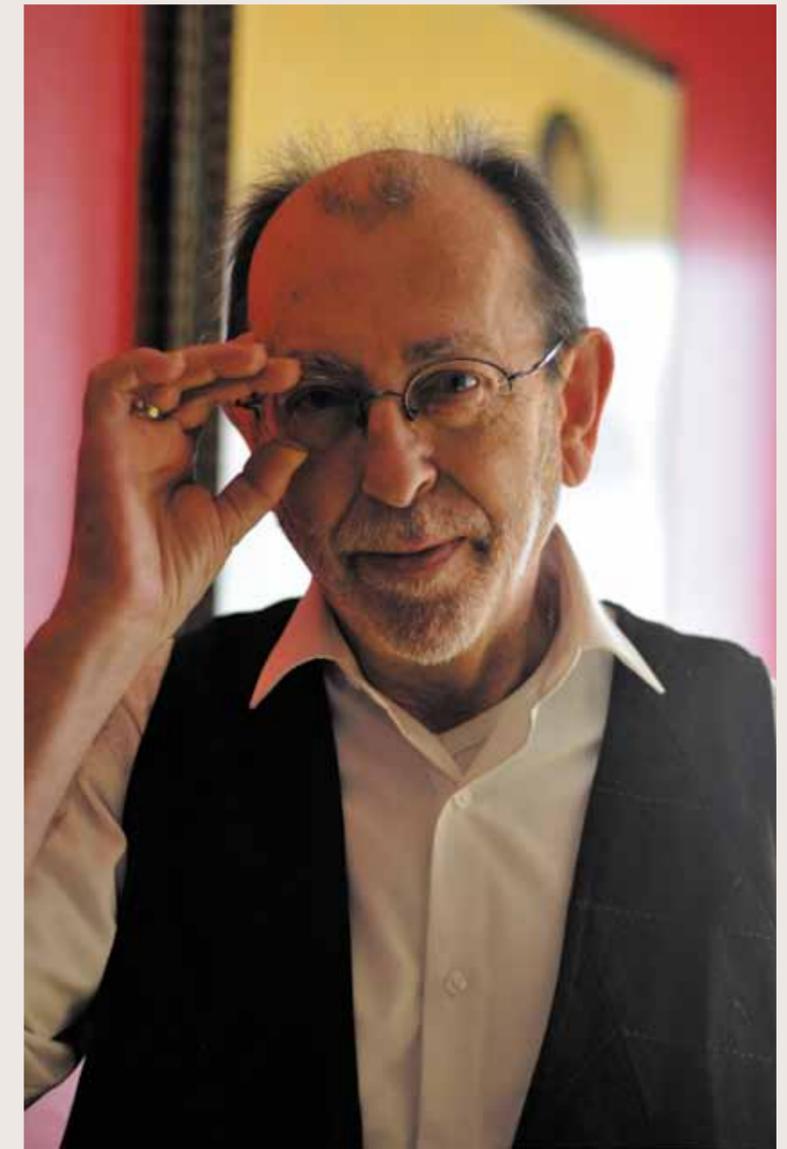
par les souverainistes de l'Europe de Bruxelles comme une « Europe fédérale » ne doit donc pas faire illusion : par sa tendance à s'attribuer autoritairement toutes les compétences, elle se construit au contraire sur un modèle très largement jacobin. Loin d'être « fédérale », c'est-à-dire de reposer sur le principe de compétence suffisance, elle est même jacobine à l'extrême, puisqu'elle conjugue autoritarisme punitif, centralisme et opacité. La troisième erreur est d'avoir préféré, après la chute du système soviétique, un élargissement hâtif à des pays mal préparés pour entrer dans l'Europe (et qui ne voulaient y entrer que pour se placer sous la protection de l'OTAN) à un approfondissement des structures politiques existantes. La quatrième erreur est de n'avoir jamais voulu statuer clairement sur les frontières géographiques de l'Europe – ainsi que l'a montré le débat à propos de la Turquie – ni sur les finalités de la construction européenne. Enfin, l'Europe n'a cessé de se construire en dehors des peuples, et parfois même contre eux. On est même allé jusqu'à formuler un projet de Constitution sans que jamais ne soit posé le problème du pouvoir constituant. Quoi d'étonnant que, lorsqu'on parle aujourd'hui de l'Europe, les termes qui reviennent le plus souvent sont ceux d'impuissance, de paralysie, de déficit démocratique, d'opacité, d'architecture institutionnelle incompréhensible ? Pendant des décennies, la construction européenne avait été présentée comme une solution ; elle est devenue un problème de plus, que personne ne sait plus résoudre.

Pourtant, la construction politique de l'Europe reste à mes yeux une nécessité absolue. [...] On ne peut d'abord oublier qu'au-delà de ce qui les distingue, et qui doit évidemment être préservé, tous les peuples européens sont issus d'une même matrice culturelle et historique. Il est évident, d'autre part, à une époque où les logiques stato-nationales deviennent de plus en plus inopérantes, que c'est seulement à l'échelle continentale que l'on peut faire face aux défis qui se posent à nous actuellement. [...] À mes yeux, la vocation naturelle de l'Europe est de constituer un creuset original de culture et de civilisation en même temps qu'un pôle indépendant capable de jouer, dans un monde multipolaire, un rôle de régulation vis-à-vis de la globalisation. [...] Le projet européen manifeste une incertitude existentielle aussi bien stratégique qu'identitaire, que les souverainistes et les eurosceptiques ont beau jeu d'exploiter. Nietzsche disait : « *L'Europe ne se fera qu'au bord du tombeau.* »

III. Écologie

En 2007, vous avez même publié un livre marquant votre ralliement à la théorie de la décroissance, ce qui ne vous a pas fait que des amis. Qu'est-ce qui vous a amené à vous engager dans cette direction ?

[...] Sorti de l'emprise positiviste, j'ai cessé de forcer ma nature. L'écologisme m'est alors apparu de plus en plus clairement comme une conséquence parmi d'autres des idées que je professais dans d'autres domaines. L'écologisme est du côté du Multiple, du côté de la diversité. Il est aussi du côté du localisme et de la démocratie de base. Sur



le plan spirituel, bien qu'il y ait aujourd'hui des écologistes dans tous les milieux religieux, il est certain que les philosophies ou les religions qui donnent à la nature une place centrale dans leurs cosmogonies, leurs représentations ou leurs enseignements étaient plus prédisposées que les autres à dénoncer la destruction moderne des cadres naturels de vie. Les religions païennes de l'Europe et de l'Extrême-Orient attribuaient à l'« ordre naturel » du cosmos une importance fondamentale : les sociétés humaines devaient prendre modèle sur l'ordre cosmique pour en reproduire l'harmonie à leur échelle. Le rapport entre l'homme et la nature n'était pas un rapport de pure domination, mais plutôt de co-appartenance. Un vieil adage scandinave dit que « *le divin dort dans la pierre, respire dans la plante, rêve chez l'animal et s'éveille dans l'homme.* ». Dans les religions monothéistes, au contraire, le monde naturel n'est jamais que le décor de nos existences passagères. La nature n'a pas de valeur intrinsèque. Le monde n'a par lui-même rien de sacré, car il n'est qu'un objet dont la cause est un Dieu créateur extérieur au monde et ontologiquement

Écologie.
« L'écologisme m'est apparu de plus en plus clairement comme une conséquence parmi d'autres des idées que je professais... »



Décroissance.

« La théorie de la décroissance représente pour moi une façon de penser l'écologie jusqu'au bout. »

distinct de lui. Dans la Bible, dès la Genèse, Yahvé enjoint à l'homme de « dominer » la Terre (Gen. 1, 26-28). Ce projet sera systématisé dans la philosophie de Descartes, qui pose l'homme en sujet souverain d'un monde-objet entièrement désacralisé. Les productivismes modernes se sont chargés de le réaliser. [...]

La théorie de la décroissance, dont le meilleur représentant en France est Serge Latouche et le principal précurseur Nicholas Georgescu-Roegen, représente pour moi une façon de « penser l'écologie jusqu'au bout », et aussi un moyen de lui donner une meilleure assise doctrinale. Elle s'appuie sur cette donnée de base qu'il est impossible de réaliser une croissance matérielle infinie dans un monde fini : aucun arbre ne peut pousser jusqu'au ciel ! Elle implique, non seulement une critique du progrès, mais aussi une critique du « développement ». C'est pourquoi elle s'en prend à la théorie dominante du « développement durable », mise au point au Sommet de Rio de 1992, qui ne fait dans le meilleur des cas que repousser des échéances rendues inéluctables par l'épuisement des réserves

naturelles, la fonte des banquises et des glaciers, la déforestation de l'Amazonie, la pollution de l'atmosphère, des sols et des aliments, l'augmentation de notre « empreinte écologique » (si tous les habitants de la planète Terre consommaient comme les Américains, il nous faudrait cinq ou six planètes supplémentaires pour survivre !). Michel Serres a très justement comparé cette théorie à l'attitude d'un capitaine de navire qui, averti que son bateau se dirige tout droit sur un rocher, ordonnerait non pas de changer de cap, mais de réduire la vitesse ! Nous avons en un siècle consommé des réserves que la Terre avait mis des centaines de millions d'années à constituer. Aujourd'hui, nous savons que les réserves naturelles ne sont ni inépuisables ni gratuites, alors même que les trois quarts des ressources énergétiques que nous utilisons sont des ressources fossiles. Vouloir défendre les écosystèmes et le cadre naturel de vie tout en restant dans une logique de croissance économique revient à rechercher la quadrature du cercle. [...]

IV. Droite/gauche

À l'origine, c'est quand même à la grande famille de droite que vous avez appartenu, même si par la suite vous ne lui avez pas ménagé vos critiques.

Les gens de droite ont toujours eu tendance à penser que les divergences idéologiques comptent pour peu de choses : « Je ne suis pas d'accord avec untel, mais il fait quand même partie de la famille. » Moi, précisément parce que les idées sont fondamentales à mes yeux, je n'ai jamais eu l'« esprit de famille ». J'y ai toujours vu un facteur de confusion, un alibi à la paresse intellectuelle.

[...] Si l'on y regarde de près, on s'apercevra d'ailleurs que pratiquement tous mes livres, même les tout premiers, s'en prenaient à ce qui m'est très tôt apparu comme des défauts ou des tares de la droite. En 1934, Drieu La Rochelle disait qu'il avait toujours eu « envie de faire une politique de gauche avec des hommes de droite ». Lorsque s'est créée la ND, j'étais un peu dans cet état d'esprit. Je croyais encore possible de réformer la droite, de l'amender en la structurant intellectuellement, de l'amener à adopter d'autres réflexes, ce que je ne crois plus possible aujourd'hui. [...] Par la suite, je me suis orienté vers certaines idées de gauche, tout en continuant d'adhérer à des valeurs de droite. La façon dont une grande partie de la droite s'est alignée sur les valeurs de la bourgeoisie libérale, en se ralliant au système de l'argent, a aussi joué un rôle : je ne pouvais plus me reconnaître dans une droite qui ne se définissait plus que comme force de conservation des avantages acquis par les classes dominantes. [...] En 2004, le philosophe marxiste italien Costanzo Preve est même allé jusqu'à me présenter comme le « plus doué des penseurs européens de gauche d'aujourd'hui » ! C'était évidemment très exagéré. [...]

Vous n'avez toutefois pas réservé vos critiques à la seule droite. Vous avez aussi critiqué la gauche. Sur quels points précisément ?

[...] Ce que je reproche à la gauche, c'est d'abord son universalisme, qu'elle a hérité du monothéisme

judéo-chrétien. L'universalisme, je l'ai déjà dit, est bien différent du sens de l'universel. Il diffère aussi de l'internationalisme, qui n'implique pas le discrédit des appartenances particulières. Il repose plutôt sur cette idée que les bonnes solutions politiques sont les mêmes en tous temps et en tous lieux, parce que l'homme est partout fondamentalement le même. Dans une telle perspective, tout ce qui distingue les cultures et les peuples est nécessairement gommé, ignoré ou considéré comme inessentiel. La gauche ne voit pas que nous n'appartenons à l'humanité que par la médiation d'une culture singulière. C'est pour cela qu'elle attache autant d'importance à la « France des droits de l'homme » [...] Comme à l'époque où la gauche prétendait apporter la « civilisation » aux peuples colonisés, il y a là une tendance arrogante à s'instaurer en instituteur du genre humain, à vouloir donner des leçons à la Terre entière, qui ne peut être ressentie que comme une nouvelle forme de colonialisme, susciter en retour des résistances parfois convulsives, et qui se laisse aisément démasquer comme une forme d'ethnocentrisme masqué, car la théorie des droits est historiquement et géographiquement située : elle apparaît dans un contexte occidental où les structures sociales avaient déjà été largement façonnées par l'individualisme. [...]

L'universalisme, en outre, amène à tenir les frontières pour inexistantes ou du moins à les considérer comme nuisibles, en s'imaginant qu'elles visent d'abord à exclure, alors qu'en réalité elles protègent. Les frontières sont des écluses, pas des barrages ; des fenêtres, pas des murs ! Mais les frontières sont aussi des limites. Et la gauche n'aime pas les limites. C'est pourquoi elle s'est si souvent engagée dans le productivisme à outrance, rivalisant en cela avec le capitalisme libéral. La logique du « toujours plus » relève aussi du prométhéisme, qui est l'idéologie de la démesure. [...] Anthropologiquement parlant, la gauche a une conception gravement déficiente de la nature humaine. Par optimisme, ou par irénisme, elle s'interdit de voir que le mal est en l'homme, tout autant que le bien, ce qui l'empêche d'identifier les racines exactes de ce qu'elle déplore dans la société. C'est l'erreur inverse de celle que commet la droite lorsqu'elle fait appel à l'« ordre naturel » pour donner à ses croyances une apparence de naturalité, ou de celle que commettent les libéraux quand ils affirment que les lois du marché s'enracinent objectivement dans la nature des choses. [...] Ce que je reproche enfin à la gauche, c'est son adhésion à la théorie du progrès [...]

Mais ici, une remarque s'impose. Comme l'ont bien montré Christopher Lasch (*Le Seul et vrai paradis*) et Jean-Claude Michéa (*Le Complexe d'Orphée*), le mouvement socialiste et ouvrier n'était nullement « progressiste » à l'origine. Il l'était d'autant moins que l'idéologie du progrès est au cœur de la philosophie des Lumières, qui est fondamentalement une philosophie libérale. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le mouvement socialiste se pose en force indépendante, tant vis-à-vis de la bourgeoisie conservatrice et des « ultras » que des « républicains » et autres forces de « gauche » héritières des Lumières déjà si bien critiquées par Rousseau. Il voit bien alors que les valeurs de « progrès » exaltées par la gauche sont aussi celles dont se réclame la bourgeoisie libérale qui exploite les travailleurs.

[...] Cet idéal aboutira en 1906 à l'adoption, au IX^e congrès de la CGT, de la célèbre Charte d'Amiens, document fondateur de l'histoire du syndicalisme français [...] En fait, le mouvement socialiste a bel et bien dégénéré dès l'instant où il est devenu « progressiste » [...] La théorie du progrès étant d'origine bourgeoise, la « gauche », en devenant « progressiste », se condamnait par là à rejoindre un jour ou l'autre le camp libéral. C'est ce qui explique que la droite, déjà libérale en matière économique, le devienne aujourd'hui de plus en plus en matière de mœurs, tandis que la gauche, déjà acquise au libéralisme culturel et « sociétal », s'ouvre de plus en plus à la société de marché. [...] À la sottise des gens de gauche qui croient possible de combattre le capitalisme au nom du « progrès », répond ainsi la bêtise des gens de droite qui croient possible de défendre à la fois les « valeurs traditionnelles » et une économie de marché qui ne cesse de les détruire. Le libéralisme forme un tout.

Tout ce que vous venez de dire vous rend plus ou moins inclassable. C'est peut-être au fond ce que vous voulez. Pourtant, si vous aviez à vous définir politiquement, que diriez-vous ?

Mais pourquoi voulez-vous qu'un auteur s'affuble d'une étiquette ? Je suis fondamentalement indifférent aux étiquettes. Il y a bien sûr des mots qui ne plaisent plus que d'autres, régionaliste, fédéraliste ou communautarien par exemple. Le mot « communisme » est admirable, puisqu'il renvoie au commun, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus précieux dans la vie sociale, mais il a été trop dévoyé pour qu'on l'utilise. [...] Je pourrais vous dire moi aussi combien à des égards, je suis sur les positions du socialisme des origines, que j'en tiens pour une gauche débarrassée de l'idéologie du progrès, cherchant à instaurer une « société décente » (Orwell) et qui ne confondrait pas la culture populaire avec la culture de masse. Mais je pourrais dire également que j'ai toujours voulu dégager de nouveaux clivages, opérer des regroupements transversaux, réconcilier une gauche restée fidèle aux valeurs populaires avec une droite débarrassée de ses propres tares. Tout cela, cependant, serait encore bien insuffisant pour résumer ce que je pense... *



* Alain de Benoist, *Mémoire vive, Entretiens avec François Bousquet, Bernard de Fallois*, 2012. En librairie à partir du 2 mai.

